

# CHRONIQUE

## COLLOQUE DE LA FFCF

La Fédération des femmes canadiennes-françaises a tenu un colloque à Hull les 3, 4, 5 juin 1983. Sous le thème "Regards sur l'avenir", cette rencontre a permis à trois cents femmes francophones de tous les âges et venant de toutes les provinces du Canada de participer à neuf ateliers, dont un sur la femme et la religion.

Louise Myner, la secrétaire de cette rencontre, a signé un compte-rendu dont voici quelques extraits qui furent publiés dans la revue *Femmes d'action*, organe officiel de la Fédération:

"Les participantes ont précisé ce qu'elles entendaient par religion face aux sacrements, aux valeurs

## A PROPOS...

fondamentales, à l'aspect relationnel avec soi, avec les autres et avec Dieu, à l'aspect Eglise et institution, aux changements apportés dans l'Eglise catholique romaine, aux questions d'éthique, de morale ou de lignes de conduite."

Elles ont aussi fait part très simplement de leurs expériences passées et actuelles quand on leur a demandé de parler de l'importance de la religion dans leur vie de femmes francophones. Plusieurs ont parlé de désenchantement dans leur foi dans l'Eglise, mais en général, les femmes reconnaissent des changements dans les valeurs, l'éthique et l'institution face à

elles. L'Eglise tient davantage compte de la réalité, les mots ont changé: charité veut dire appui, entraide. Quant aux pasteurs, ils sont en général lents à apporter un renouveau au niveau de la pastorale en dépit du fait que les femmes soient prêtes à prendre en charge certaines responsabilités.

Une recommandation formulée par Blanche Brunet se lisait ainsi: "Attendu que les femmes ont été amenées à être très près des personnes et donc à développer un grand respect de la vie, il est proposé qu'une lettre soit envoyée au Premier Ministre par la FFCF, au nom de toutes les participantes du colloque, pour s'opposer aux expériences nucléaires faites en sol canadien."

# CHRONIQUE

## A propos de *Rien qu'un Jeu* de Brigitte Sauriol: Une critique du film et une entrevue de la réalisatrice

*Simone Suchet*

*Rien qu'un Jeu* de la réalisatrice québécoise Brigitte Sauriol raconte les amours incestueuses d'André, bel homme au seuil de la quarantaine (Raymond Cloutier), et de sa fille Catherine, à peine âgée de quatorze ans (Jennifer Grenier). Amours tellement insupportables que Catherine, excédée, malheureuse, refuse de continuer à se plier aux exigences de son père qui décide alors de confier ses "besoins" à la cadette Julie qui a seulement neuf ans (Julie Mongeau). Celle-ci, comblée de cadeaux par André semble assez bien vivre cette nouvelle situation. La scène se passe en Gaspésie, au cours d'un été beau et ensoleillé; les vacances sont agréables et tout

## CINEMA

semble aller pour le mieux; on sent pourtant monter la tension très rapidement lorsque Catherine se trouve en présence de son père et c'est ainsi qu'on découvre le pot aux roses. Pot aux roses que découvrira aussi la mère, Mychèle (Marie Tifo), le jour où elle surprend André et Julie en flagrant délit. Sous le choc, elle aura une réaction de colère très violente, puis elle se calmera rapidement, convaincue par les arguments de son mari. Catherine n'aura pas d'autre choix que de garder pour elle son lourd secret et de se renfermer en elle-même.

Sujet tabou, l'inceste est aussi un sujet qui fascine — il n'en est pour preuve que les innombrables livres écrits sur le sujet dont le sublime *Ana Soror* de Marguerite Yourcenar et les films qui ont abordé ce thème, que ce soit *Le*

*Souffle au coeur* de Louis Malle, *La Storia di Piera* de Marco Ferreri ou encore *La Luna* de Bernardo Bertolucci. Sujet fascinant et dérangeant. Au cinéma, l'accent a le plus souvent été mis sur la relation mère/fils et de plus, ces amours incestueuses ont fréquemment été traitées sous un jour romantique, comme si l'inceste était une sorte de passion à la fois infernale et envoûtante à laquelle ni parent ni enfant ne saurait résister.

Rien de tel dans le film de Brigitte Sauriol qui a su éviter les pièges du voyeurisme et du romantisme débridé ainsi que l'odeur de scandale; *Rien qu'un Jeu* est un film engagé, courageux et sérieusement documenté. Malheureusement, malgré ces qualités indéniables, *Rien qu'un Jeu* énerve, agace, exaspère même, parce qu'il réussit le paradoxe incroyable et effrayant de faire que le personnage le plus sympathique

de cette histoire douloureuse soit André, le bon père de famille, celui-là même qui se fait allégrement masturber par ses deux fillettes. Passe encore... On sait bien que les pères incestueux ne sont pas des monstres intégraux, qu'ils sont par ailleurs souvent bons maris et bons citoyens, mais pourquoi fallait-il que Mychèle, la mère, soit aussi profondément anti-pathique, mal dans sa peau, déséquilibrée, nymphomane et je ne sais plus trop quoi encore... Pourquoi?

Là encore, on sait trop bien que l'inceste est une histoire à trois personnages, ou plus, dont l'un des protagonistes n'est autre que la mère qui y tient un bien vilain rôle, celui de complice. C'est vrai, hélas... Mais pourquoi tant "charger" le personnage de la mère, car ce qu'on ne saurait accepter ou comprendre ici, ce n'est pas tant cette complicité, aussi horrible soit-elle, c'est tout le reste: la peur de vieillir, le refus de faire l'amour avec André (alors qu'elle n'hésite pas à aller s'envoyer en l'air avec le premier pianiste/chanteur venu qui lui sussure à l'oreille "Mychèle, tu es belle"), l'attitude hostile qu'elle a à l'égard de ses filles.

Pourquoi fallait-il aussi que le dialogue soit émaillé de "perles" monstrueuses, du genre "Pas étonnant que les filles se fassent violer avec des maillots pareils", et d'autres encore pires, si cela se peut... Si on ajoute à cela une mise en scène banale, lourdement conventionnelle, des séries de champs/contre-champs, une surabondance de gros plans et, dans l'ensemble, une interprétation exécration à l'exception de la jeune Jennifer Grenier qui joue avec retenue et sensibilité ce rôle d'adolescente torturée, il faut bien reconnaître que *Rien qu'un Jeu* n'est pas ce qu'on pourrait appeler un bon film... Pourtant, il a tenu l'affiche quelques six semaines à Montréal — un record ou presque pour un film québécois — suscité des réactions passionnées, provoqué des confidences, levant ainsi le lourd voile du silence qui pesait sur l'inceste: preuve donc que ce

film était nécessaire. Il faut également dire que malgré ses défauts, ou peut-être même à cause de ces défauts, le film dégage une odeur de sincérité et d'authenticité profondes et touchantes. Et c'est la raison pour laquelle en dépit des réserves émises précédemment, je recommande ce film très chaudement.

Après l'avoir vu, j'ai rencontré Brigitte Sauriol à qui j'ai demandé de s'expliquer sur ce film qu'elle portait en elle depuis six ans. Brigitte Sauriol est une femme de 38 ans, blonde, frisée, le regard vif et décidé, ce qu'on pourrait appeler une fonceuse... elle est mère d'un garçon de un an, Julien Sauriol, dont elle raffole. Réalisatrice, elle a déjà cinq films à son actif dont deux longs métrages *L'Absence*, tourné en 1975, et *Rien qu'un Jeu*; elle a réalisé tous ses films dans l'industrie privée car elle ne croit pas à la création subventionnée qui, selon elle, génère des oeuvres immatures parce que reflétant l'esprit adolescent de personnes prises en charge. Favorable donc à la création à la pige, Brigitte Sauriol a siégé pendant trois ans au Conseil d'administration de l'association des réalisateurs et donne des stages de scénarisation pour le compte de Parimage, un organisme qui offre des stages dans tous les métiers du cinéma. Avant de devenir réalisatrice, elle a été script-girl et assistante-réalisatrice, et a écrit les scénarios de tous ses films.

Dès qu'elle parle de *Rien qu'un Jeu*, film auquel elle croit beaucoup et qu'elle défend avec passion, ses yeux brillent et sa voix s'anime: "J'ai fait un film sur l'inceste parce que je pense que c'est un sujet important, encore tabou, qu'il fallait démystifier pour le présenter tel qu'il est réellement". Brigitte Sauriol a été sensibilisée à ce problème par le récit que lui fit une femme de la relation incestueuse que son père lui avait imposée, récit qui bouleversa Brigitte tout en piquant sa curiosité; et c'est alors qu'elle entreprit de longues recherches afin de plonger jusqu'au coeur de ce difficile problème. Je lui

demande alors pourquoi elle n'a pas fait un documentaire. "Non, faire un documentaire ne m'intéressait pas, ce que je voulais, c'était raconter l'histoire à ma façon et montrer de l'intérieur une famille moderne, banale, dans un milieu sociologique donné. Je ne voulais pas seulement montrer des faits, je voulais aller chercher chez le spectateur des émotions-chocs". J'é mets alors les nombreuses réserves que j'éprouve à l'égard de son film et Brigitte Sauriol s'emballa, disant que les critiques n'ont pas voulu comprendre, qu'ils ont jugé cette histoire en termes intellectuels et non pas en termes humains, qu'elle en a assez d'entendre dire que son film marche à cause du sujet, etc... et qu'elle est certaine d'avoir réussi, d'avoir touché quelque chose de juste parce qu'elle a vu les réactions du public, elle a entendu ses confidences.

Pour elle, voilà ce qui est important, avoir touché le "vrai monde"... Selon elle, le film choque les féministes parce qu'elles ne peuvent accepter un personnage comme Mychèle, complice plutôt que victime, femme au foyer, et pourtant Mychèle est un personnage réel, de chair et d'os, une femme comme il en existe tant dans ces sordides histoires d'inceste. "Mychèle est une véritable contradiction ambulante, elle est oisive donc hystérique, elle vit un malaise profond qui est celui de n'être personne d'autre que la mère de ses enfants; elle appartient à cette catégorie de femmes qui ont une haine farouche de l'adolescence parce que cela les renvoie à leur vieillesse prématurée et que donc leur âge devient un véritable monstre. Dans un film, il faut pousser les outrances pour que les gens comprennent, il faut télescoper les événements et le réalisateur est donc obligé de prendre des raccourcis, c'est ce que j'ai fait, je n'ai pas déformé la réalité, j'ai simplement gonflé et resserré les points irritants. Le film fait référence à ce que les gens vivent et c'est pour cela qu'il dérange, non pas à cause des excès que la

critique y a vus. Quant à Mychèle, elle fait l'amour avec le pianiste parce que son mari ne la désire pas, ne peut rien donner, seulement prendre les caresses de ses filles sans rien offrir en échange". C'est étrange, mais je dois avouer que j'avais compris tout le contraire, à savoir que André cherchait "l'affection" de ses filles suite aux refus de sa femme. . .

Voilà ce que pense Brigitte Sauriol, vous savez ce que je pense ...c'est bien ainsi, le film provoque, dérange, questionne chacun et chacune d'entre nous, c'est là son plus grand mérite et ce n'est pas rien...Je répèterais donc au risque de provoquer la rage de Brigitte Sauriol qu'il faut la féliciter d'avoir osé s'attaquer à un sujet fort

difficile, de l'avoir traité sans complaisance et d'y avoir intéressé un large public, public qui ne cesse d'ailleurs de grandir puisque le film parcourt les Festivals internationaux; après avoir eu sa première mondiale à la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes 1983, il va aller à Santa Cruz, au New Directors, New Films de New York, à Hong Kong et à San Francisco; il sera également mis en nomination lors des Génies à Toronto, en mars prochain. Souhaitons donc une longue carrière à ce film courageux même s'il est imparfait...

*Simone Suchet est membre-présidente de l'Association québécoise des critiques de cinéma.*

### *Jeanne Maranda*

A l'intérieur des murs séculaires de la chapelle Notre-Dame du Bon Secours dans le Vieux-Montréal, sur les lieux mêmes de la chapelle érigée par Marguerite Bourgeois au début de la colonie, on peut admirer, alignées sur trois murs, 58 illustrations des scènes de la vie de notre sainte nationale, fondatrice de la Congrégation Notre-Dame, sainte Marguerite Bourgeois, canonisée le 31 octobre 1982. Autant de petits tableaux qui sont un ravissement pour petits et grands, tant par leur originalité que par la justesse et l'authenticité des scènes.

Soeur Hélène Perrault, de la Congrégation Notre-Dame en est la créatrice; elle nous en parle avec toute la dévotion et le respect qu'elle voue à sa fondatrice. Musicienne de formation, elle dû abandonner ses cours aux élèves du couvent pour raison de santé. Elle se voua alors à cette reconstitution de la vie de Mère Bourgeois. Elle y mit deux ans, entre 1960 et 1962, avec l'aide de ses trois soeurs. Elles ont parcouru les magasins, déniché les miniatures, cousu, brodé, habillé les petites poupées (environ 300), décoré les salons, l'école, les chambres, illustrant les scènes de la vie quotidienne aux débuts de la colonie. Tout y est, depuis le baptême de Marguerite Bourgeois à Troyes jusqu'à sa mort dans le couvent qu'elle fonda, en n'oubliant aucun détail de sa vie mouvementée au sein de la Nouvelle-France.

Merci, Mère Perrault pour cette page de notre histoire qui exalte le courage et la témérité d'une femme à l'heure où il est devenu impératif de se trouver un modèle de cette trempe.

## A NEW FILM FROM THE NATIONAL FILM BOARD OF CANADA

**ATTENTION:**  
**WOMEN  
AT  
WORK!**

An upbeat look at women in male-dominated jobs and the concerns of teenaged girls as they consider their future in the work force.

**An ideal discussion opener on:**

- **Stereotyping**
- **Non-Traditional Jobs**
- **Economic Self-Reliance for Women**
- **Combining Work and Family Life**

To borrow or purchase this film and its accompanying user's guide, contact your media center or your nearest National Film Board office.



National  
Film Board  
of Canada

Office  
national du film  
du Canada